

cent quatre-vingt dix-huit mille mots que renferme le Nouveau-Testament (1)? Cette Bible anglicane jetée au milieu de tant de passions excitées outre mesure, n'est-ce pas là un de ces outils dangereux et téméraires dont on ne peut se servir sans danger qu'en temps de paix? Notre missionnaire hésita un instant; volontiers eût-il remis la partie à des temps plus heureux, mais la Société biblique, interrogée par son représentant en Espagne, répondit que toutes les heures étaient bonnes pour travailler à la vigne du Seigneur. En conséquence, George Borrow quitte Madrid où véritablement il n'y a rien à faire de tant soit peu chrétien, et il s'en va à Cadix. A peine arrivé, il entre chez un libraire de l'endroit, et il lui montre un Evangile récemment imprimé à Londres. Le libraire admire beaucoup le format, le papier, l'impression.— "Mais Monsieur, disait-il en lui rendant son livre, ça trouvera peu de débit chez nous!" — Sa mission n'est guère plus heureuse à Séville, pourtant il eut la joie d'apprendre que six exemplaires s'y étaient vendus: six exemplaires, et notre homme se glorifie en songeant sans doute qu'il est écrit: *Aquas appendit in mensurâ* (il distribue les eaux de ses grâces avec mesure), avec tant de mesure, en effet, qu'il ne vendit pas un seul exemplaire de la Bible pendant quinze grands jours passés dans l'ancien pays des Maures. Les bords du Guadalquivir n'avaient guère une disposition plus prochaine à écouter le tambourinage de George Borrow. Tout était sens dessus dessous à Cordoue, on s'attendait à chaque instant à voir don Carlos entrer dans la ville. Donc à Cordoue il n'y eut même pas moyen d'être évangéliquement. Ce que voyant, don George reprit la route de Madrid, car l'Esprit lui avait dit en chemin qu'il y avait une façon très simple d'obtenir la permission de fabriquer et de vendre la Bible en Espagne. Rien de plus simple en effet: c'était de se passer de la permission. Aussitôt, et sans autre précaution préalable, la traduction espagnole des Saintes-Ecritures est tirée à cinq mille exemplaires, en un beau tome in-8°; mais une fois la Bible tirée, il faut en trouver le placement et le débit, car voilà toute son ambition, les vendre, et puis *savez qui peut!* A peine sa Bible est-elle imprimée, M. Borrow recommence son noviciat de grand chemin. Job l'a dit: "Ceux qui servent le Seigneur ne peuvent pas rester en place" (*qui serviunt ei non sunt stabiles*), donc il faut marcher toujours. Notez bien que la guerre civile était partout; Cabrera parcourait la campagne à la tête de dix mille chrétiens qui n'avaient jamais entendu parler des Saintes-Ecritures. Etre seul pour vendre cinq mille Bibles, la tâche était difficile! Aussi notre Don Quichotte protestant veut-il avoir son écuyer biblique, son Sancho Pança évangélique; tant il est vrai que, de toute nécessité, les deux font la paire et que l'enthousiasme n'a rien à perdre à se trouver en compagnie avec le bon sens.

"Avant de tenter les aventures d'un voyage si rempli de périls, il me fallait un domestique fidèle et intelligent. Je rencontrai un certain Grec, Antonio Buchini, natif de Péra la Belle, qui était à la fois valet de chambre, cuisinier, négociant, bon et digne garçon à l'avenant." Quand tout fut prêt pour leur départ, nos deux aventuriers se mirent en route pour parcourir les mêmes sentiers parcourus par le chevalier de la triste figure et par son imperturbable écuyer; seulement l'Anglais et le Grec (étrange association d'idées et de fortune) étaient un peu mieux

(1) Le compte en a été fait dernièrement dans un des numéros de la *Revue de Westminster*.

montés que Don Quichotte et Sancho: "J'ai vais acheté pour moi un bel étalon andaloux, mais quand je voulus m'en approcher, l'animal rétif se mit à pirouetter avec une si grande vélocité, qu'Antonio s'écria: "C'est un mauvais signe, mon maître, c'est un mauvais signe; si vous m'en croyez, nous ne partirons pas aujourd'hui." Pour toute réponse, je saisis la bride du cheval, et, sans tant en selle, je m'écriai (véritable chanson de bohémien):

"Ainsi disait le bon Rommany Chul,
"Lorsqu'il tient en main son cheval."

Une fois en selle et le bissac bien garni de la nourriture de l'âme et de la pâture du corps, ils s'en vont, pleins de leurs voies (*vis suis replebitur stultus*), un peu à la volonté du ciel et de leurs montures, et ils arrivent à Salamanque, la patrie du fameux bachelier; on y respire un air de vieux saint, de vieux foie et de vieille science théologique digne des plus beaux jours de Charles-Quint et de Philippe II. A Salamanque, nous déposons quelques unes de nos Bibles chez le libraire de la ville, et nous les annonçons, en véritables lecteurs du *Times* et du *Standard*, par une bonne réclame dans le journal de l'endroit:—"Ce livre est destiné au peuple espagnol par la Société biblique de Londres, qui l'a fait imprimer à ses frais, pour annoncer le Christ crucifié!" En même temps on affichait la Bible aux quatre coins de la ville, mais sans réveiller, ce me semble, beaucoup d'acheteurs. Au sortir de Salamanque, et après avoir marché tout le jour, nos deux hommes de bonne volonté s'en vont frapper, non pas à la porte d'un château ou d'une hôtellerie, mais plus sages et mieux avisés, ils vont frapper à la chaumière, habitée par le curé du village. Ici même don George eut un désappointement dont il convient d'assez bonne grâce. Un curé si voisin de Salamanque! don George s'attendait à rencontrer un gros bonhomme tout emmusqué d'hypocrisie, un visage plénier, véritable lumière de l'église, un *mange-peuple*, pour tout dire; au contraire, il est reçu par un bonhomme de curé, bienveillant, modeste, charitable, ne cherchant pas midi à quatorze heures, et se souvenant que ce mot fougueux: *la scolastique!* a pour racine un mot grec (*skolé*) qui veut dire *loisir*. Le bon curé reçut en toute hospitalité le marchand de Bibles, sans songer à fermer sa porte à l'hérétique qui avait soif, qui avait faim.

"Le bon curé vint lui-même pour nous introduire dans sa petite salle: son accueil fut plein de grâce et d'empressement; il vint dans cette mesure en compagnie d'un jeune chat et d'une vieille servante. En un clin d'œil, la table fut couverte de gâteaux et de confitures: "Je rends grâce à Dieu, dit le vieillard, qui me fait assez riche pour vous offrir ce modeste repas. Tenez, dans cette bouteille, vous trouverez du genièvre que je conserve depuis trente ans. Buvez-en tant qu'il vous plaira, mes hôtes, car pour moi je ne bois que de l'eau." Epuisés que nous étions, une nourriture un peu plus substantielle nous eût fait grand plaisir; mais le digne prêtre était pris au dépourvu; le miel de ses abeilles était mangé, les passans indiscrets n'avaient pas laissé un seul fruit dans son jardin; heureusement que ses poules avaient pondu le matin même et que sa cheminée avait conservé un morceau de lard enfumé. Le digne homme était cependant à l'abri de la misère, car il dépensait à peine la huitième partie de son revenu pour ses besoins personnels, le reste était consacré à des œuvres de bienfaisance. Ami du pauvre, jamais l'indigen-

"ce ne revenait de l'humble presbytère les mains vides; le voyageur égaré, le mendiant affamé, étaient sûrs d'être accueillis du bon curé de l'ituegua; le bon homme eût donné même son dîner au malheureux, qui revenait au départ quelques *posetas* pour continuer son chemin!" Que pensez-vous de ce *fanatique*, de ce *superstitieux*, de ce *demipâten*, pour parler comme les philosophes et les littérateurs de la Bible à tout prix?

Il me semble que si ce curé-là n'est pas très versé dans la science des Saintes-Ecritures, sa conduite est toute au moins évangélique; il ne sait peut-être pas la parole, mais avouez qu'il obéit à l'esprit du livre? M. George Borrow parla avec reconnaissance de ces bonnes gens, il n'en parle pas avec assez de respect. Vendre la Bible, c'est très beau, sans doute; mais donner pour rien le pain de l'Evangile, avouez que c'est encore mieux?

Il ne suffit pas de déclamer contre le prêtre catholique, encore faudrait-il imiter la persévérance de son zèle et le courage de sa charité. Par exemple M. George Borrow raconte dans un autre chapitre de son livre que tout au fond de la Galice, on lui montre l'hospice des lépreux.—"Voilà l'hospice, me dit mon guide, en me désignant du doigt deux ou trois misérables cabanes; voulez-vous entrer?" A cette proposition saugrenue, notre prédicant se contenta de jeter son aumône à ces malheureux;—"Je leur criai en m'éloignant au plus vite: Dieu vous bénisse!" Au contraire, faites passer en ce lieu misérable, un prêtre catholique, quel qu'il soit, il y entrera d'un pas ferme; il se croirait déshonoré devant les hommes et perdu devant Dieu s'il jetait, de loin, à ces infortunés, sa bénédiction et sa pitié!

Les plaines de la Vieille-Castille, c'est l'infini joint au sublime. Notre missionnaire s'en va d'un lieu à l'autre, par petites reposades. Si le ciel est bleu, la route est belle. Le chêne et le sapin prêtent leur ombre à ces magnifiques sentiers que bordent au loin les hautes montagnes. Au fond d'une immense vallée se tient Valladolid, où nous sommes passés plus d'une fois à la suite de maître Gil Blas. Le libraire de cette savante cité pourrait s'appeler épicier-libraire, car il vend de tout et même des livres. M. George Borrow fit afficher sur les murs de la ville: *le Livre de Vie*, et grâce à ce titre singulier, dans un pays comme l'Espagne, il vendit beaucoup de Bibles. Mais, à le bien prendre, n'est-ce pas là une ruse de jésuite ou d'*impresario*, quand le comédien ambulante annonce *Zaire* sous ce titre: *le Turc Jaloux*, et *l'Èdipe* sous ce titre: *la Femme et l'Inceste!* Mais, direz-vous, nous semons la parole de vie! Nous faisons rayonner la lumière! Nous sauvons tout un peuple! L'Esprit-Saint intercède pour nous; *spiritus interpellat pro nobis gentibus inenarrabilibus!* Nous affranchissons une nation! nous vendons au coin des carrefours, à tant la ligne, la Foi, l'Espérance et la Charité.

Dans la ville de Léon, qui avait pour son évêque ce furieux évêque de Léon, le plus intelligent des idiots de l'Espagne, le protecteur et l'ami de D. Carlos, notre missionnaire rencontra enfin quelque résistance à sa publication presbytérienne. Ce n'était pas la persécution, ce n'était pas le martyre, non certes; c'était des rumeurs, des agitations, des inquiétudes qui amusèrent le voyageur. A la fin, il avait rencontré sa bataille contre les moulins à vent; la Bible était dénoncée par les prêtres du royaume de Léon comme un livre dangereux: "Ils voulaient même tenter un procès au digne libraire qui avait été assez hardi pour accepter un dépôt de mes Nouveaux Testaments; mais les Tribunaux n'ô-